

STIEG LARSSON

Les hommes qui n'aimaient pas les femmes

MILLÉNIUM 1



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ancien rédacteur de *Millénium*, revue d'investigations sociales et économiques, Mikael Blomkvist est contacté par un gros industriel pour relancer une enquête abandonnée depuis quarante ans. Dans le huis clos d'une île, la petite nièce de Henrik Vanger a disparu, probablement assassinée, et quelqu'un se fait un malin plaisir de le lui rappeler à chacun de ses anniversaires.

Secondé par Lisbeth Salander, jeune femme rebelle et perturbée, placée sous contrôle social mais fouineuse hors pair, Mikael Blomkvist, cassé par un procès en diffamation qu'il vient de perdre, se plonge sans espoir dans les documents cent fois examinés, jusqu'au jour où une intuition lui fait reprendre un dossier.

Régulièrement bousculés par de nouvelles informations, suivant les méandres des haines familiales et des scandales financiers, lancés bientôt dans le monde des tueurs psychopathes, le journaliste tenace et l'écorchée vive vont résoudre l'affaire des fleurs séchées et découvrir ce qu'il faudrait peut-être taire.

A la fin de ce volume, le lecteur se doute qu'il rencontrera à nouveau les personnages et la revue *Millénium*. Des fils ont été noués, des portes ouvertes. Impatient, haletant, on retrouvera Mikael et sa hargne sous une allure débonnaire, et Lisbeth avec les zones d'ombre qui l'entourent, dans :

Millénium 2 – La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette ;

Millénium 3 – La Reine dans le palais des courants d'air.

STIEG LARSSON

Stieg Larsson, né en 1954, journaliste auquel on doit des essais sur l'économie et des reportages de guerre en Afrique, était le rédacteur en chef d'Expo, revue suédoise observatoire des manifestations ordinaires du fascisme. Il est décédé brutalement, en 2004, d'une crise cardiaque, juste après avoir remis à son éditeur les trois tomes de la trilogie Millénium.

DU MÊME AUTEUR

LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES, Millénium 1, Actes Sud, 2006 ;
Babel noir n° 37.

LA FILLE QUI RÊVAIT D'UN BIDON D'ESSENCE ET D'UNE ALLUMETTE, Millénium 2,
Actes Sud, 2006 ; Babel noir n° 52.

LA REINE DANS LE PALAIS DES COURANTS D'AIR, Millénium 3, Actes Sud, 2007 ;
Babel noir n° 72.

Illustration de couverture :

© Isabel Samaras, Wednesday the Destroyer,
huile sur bois, 2003

Titre original :

Mån som batar kvinnor

Editeur original :

Norstedts Forlag, Stockholm

Publié avec l'accord de Pan Agency

© Stieg Larsson, 2005

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00396-8

STIEG LARSSON

Les hommes
qui n'aimaient pas
les femmes

MILLÉNIUM 1

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Marc de Gouvenain

ACTES SUD

PROLOGUE

VENDREDI 1^{er} NOVEMBRE

C'ÉTAIT MAINTENANT devenu un événement annuel. L'homme qui recevait la fleur fêtait ce jour-là ses quatre-vingt-deux ans. Il sortit le paquet de l'enveloppe et retira le papier cadeau. Puis il souleva le combiné du téléphone et composa le numéro d'un ancien commissaire de police qui depuis sa mise à la retraite était installé en Dalécarlie, près du lac Siljan. Non seulement les deux hommes avaient le même âge mais ils étaient aussi nés le même jour – ce qui, vu le contexte, pouvait paraître de l'humour. Le commissaire savait qu'il allait recevoir cet appel après le passage du facteur vers 11 heures du matin, et il prenait son café en attendant. Cette année, le téléphone sonna dès 10 h 30. Il décrocha et ne s'embarrassa même pas des préambules.

— Elle est arrivée, je suppose. Qu'est-ce que c'est, comme fleur, cette année ?

— Aucune idée. Je vais la faire identifier. Une fleur blanche.

— Pas de lettre, évidemment ?

— Non. Rien que la fleur. Le cadre est le même que l'année dernière. Un de ces cadres bon marché à monter soi-même.

— Cachet de la poste ?

— Stockholm.

— Ecriture ?

— Comme toujours, des majuscules d'imprimerie. Des lettres droites et soignées.

Ils avaient épuisé le sujet et observèrent le silence, chacun à son bout de la ligne, pendant une bonne minute. Le commissaire à la retraite se pencha en arrière sur sa chaise de cuisine et suçota sa pipe. Il savait très bien qu'on ne comptait plus sur lui pour poser la question qui ferait déclic, la question

d'une folle perspicacité qui jetterait une nouvelle lumière sur cette affaire. Ce temps-là était révolu depuis de nombreuses années et la conversation entre les deux hommes âgés avait le caractère d'un rituel entourant un mystère que personne d'autre au monde qu'eux n'avait à cœur de résoudre.

LE NOM LATIN DE LA PLANTE était *Leptospermum rubinette* (*Myrtaceae*). Une plante au port buissonnant, relativement quelconque, avec de petites feuilles rappelant celles de la bruyère, et une fleur blanche de deux centimètres, dotée de cinq pétales. Longueur totale : environ douze centimètres.

On la trouvait dans le bush et les régions montagneuses de l'Australie, où elle poussait sous forme de grosses touffes herbeuses. Là-bas, on l'appelait *desert snow*. Plus tard, une experte d'un jardin botanique d'Uppsala allait constater qu'il s'agissait d'une plante rare, très peu cultivée en Suède. Dans son rapport, la botaniste écrivait que la plante était apparentée au myrte d'appartement, et qu'on la confondait souvent avec sa cousine bien plus fréquente *Leptospermum scoparium*, dont la Nouvelle-Zélande regorgeait. D'après l'experte, la différence consistait en un nombre restreint de microscopiques points roses au bout des pétales, qui donnaient à la fleur une faible nuance rosée.

D'une manière générale, la *rubinette* était une fleur particulièrement insignifiante. Aucune valeur commerciale, pas de vertus médicinales connues, et elle n'était pas hallucinogène. Non comestible, inutilisable comme condiment et sans aucune propriété colorante. Elle avait néanmoins une certaine importance pour les aborigènes d'Australie, qui par tradition considéraient la région et la flore autour d'Ayers Rock comme sacrées. Le seul but de cette fleur semblait donc être de faire agréablement profiter l'entourage de sa beauté capricieuse.

Dans son rapport, la botaniste d'Uppsala constatait que si la *desert snow* était peu répandue en Australie, elle était carrément rarissime en Scandinavie. Personnellement, elle n'en avait jamais vu mais, renseignements pris auprès de quelques collègues, elle avait connaissance de tentatives d'introduction de la plante dans un jardin à Göteborg, et on ne pouvait exclure que des jardiniers amateurs et des fanatiques de botanique la cultivent dans leurs petites serres personnelles.

La principale difficulté de son acclimatation en Suède était qu'elle exigeait un climat doux et sec, et qu'elle devait passer les six mois de l'hiver à l'abri. Les sols calcaires ne lui convenaient pas et elle avait besoin d'un arrosage souterrain, directement absorbable par la racine. Elle exigeait savoir-faire et main verte.

THÉORIQUEMENT, le fait que cette plante soit rare en Suède aurait dû faciliter le pistage de l'origine de cet exemplaire mais, concrètement, la tâche était impossible. Il n'existait ni registres à consulter, ni licences à examiner. Personne ne savait combien d'horticulteurs amateurs avaient pu procéder à l'importation aléatoire d'une plante aussi difficile – cela pouvait aller de quelques-uns jusqu'à des centaines de passionnés de fleurs qui avaient accès aux graines et aux plantes. N'importe quel jardinier avait pu les acheter à un confrère sans trace ni facture, ou par correspondance, ou à un jardin botanique n'importe où en Europe. Elle aurait même pu être introduite en Suède au retour d'un voyage en Australie. Autrement dit, identifier ces cultivateurs parmi les millions de Suédois qui possèdent une petite serre ou un pot de fleurs sur un rebord de fenêtre était une tâche vouée à l'échec.

Elle n'était qu'un numéro dans la suite de fleurs mystificatrices qui arrivaient chaque année le 1^{er} novembre, toujours dans une grosse enveloppe molletonnée. L'espèce changeait d'une année sur l'autre, mais c'étaient de belles fleurs et souvent assez rares. Comme toujours, la fleur était pressée, soigneusement fixée sur du papier à dessin et encadrée sous verre au format 29 x 16.

LE MYSTÈRE DE CES FLEURS n'avait jamais été communiqué aux médias et n'était connu que d'un cercle restreint. Trois décennies plus tôt, l'arrivée annuelle de la fleur avait fait l'objet d'analyses – du Laboratoire criminologique de l'Etat, d'experts en empreintes digitales et de graphologues, de criminologues patentés et d'un certain nombre de proches et amis du destinataire. A présent, les acteurs du drame n'étaient plus que trois : le vieux héros de la fête, le policier à la retraite et, bien sûr, l'individu inconnu qui avait envoyé le cadeau. Les deux

premiers, au moins, ayant atteint un âge plus que respectable, il était grand temps de se préparer à l'inéluctable : le cercle des initiés allait diminuer sous peu.

Le policier à la retraite était un vétéran que les épreuves avaient fortifié. Jamais il n'avait oublié sa première intervention : l'arrestation d'un homme ivre – un mécanicien des chemins de fer –, violent et prêt à mettre en jeu sa vie ou celle de quelqu'un d'autre. Au cours de sa carrière, le policier avait expédié en taule des braconniers, des hommes qui battaient leur femme, des escrocs, des voleurs de voitures et des conducteurs en état d'ébriété. Il avait été confronté à des cambrioleurs, des voleurs, des trafiquants, des violeurs et au moins un dynamiteur plus ou moins malade mental. Il avait participé à neuf enquêtes sur des meurtres ou des assassinats. Dans cinq d'entre elles, le coupable avait lui-même appelé la police, bourrelé de remords, pour avouer être le meurtrier de sa femme, de son frère ou d'un autre proche. Trois cas avaient nécessité des investigations ; deux avaient trouvé leur dénouement au bout de quelques jours et un avec l'assistance de la Säpo* au bout de deux ans.

La neuvième enquête n'avait pas de bases policières solides, c'est-à-dire que les investigateurs savaient qui était l'assassin, mais les preuves étaient si minces que le procureur avait décidé de laisser l'affaire en sommeil. Au grand dam du commissaire, il y avait finalement eu prescription. Globalement, il avait cependant derrière lui une carrière impressionnante, et aurait logiquement dû se sentir satisfait du travail accompli.

Il était tout sauf satisfait.

Pour le commissaire, *l'affaire des fleurs séchées* était une épine qui restait plantée – l'enquête frustrante toujours irrésolue à laquelle il avait sans conteste consacré le plus de temps.

La situation était doublement saugrenue, puisque après des milliers d'heures de réflexion, en service autant que hors service, il n'était même pas sûr qu'il y avait eu crime.

Les deux hommes savaient que l'individu qui avait collé la fleur séchée avait utilisé des gants, on ne trouvait d'empreintes ni sur le cadre ni sur le verre. Ils savaient qu'on ne pouvait absolument pas remonter à l'expéditeur. Ils savaient que le cadre était en vente dans des magasins de photos ou dans

* Säkerhetspolisen, l'équivalent de la DST française. (N.d.T.)

des papeteries du monde entier. Il n'y avait tout simplement aucune piste d'investigation à suivre. Et le cachet de la poste changeait toujours ; le plus souvent il était de Stockholm, mais trois fois de Londres, deux de Paris, deux de Copenhague, une fois de Madrid, une de Bonn et une fois, la plus intrigante, de Pensacola, Etats-Unis. Alors que toutes les autres villes étaient des capitales, Pensacola était un nom tellement inconnu que le commissaire avait été obligé de chercher la ville dans un atlas.

APRÈS AVOIR RACCROCHÉ, l'homme qui fêtait ses quatre-vingt-deux ans resta un long moment sans bouger à contempler la belle mais insignifiante fleur australienne dont il ne connaissait pas encore le nom. Puis il leva les yeux vers le mur au-dessus du bureau. Quarante-trois fleurs pressées y étaient accrochées, encadrées sous verre, formant quatre rangées de dix fleurs chacune et une rangée inachevée de quatre tableaux. Dans la rangée supérieure, il en manquait un. La place n° 9 était béante. La *desert snow* allait devenir le n° 44.

Pour la première fois, cependant, quelque chose se passa qui rompit la routine des années précédentes. Tout à coup, et sans qu'il s'y soit attendu, il se mit à pleurer. Il fut lui-même surpris par cette soudaine effusion sentimentale après près de quarante ans.

I

INCITATION

20 décembre au 3 janvier

En Suède, 18 % des femmes ont une fois dans leur vie été menacées par un homme.

VENDREDI 20 DÉCEMBRE

LE PROCÈS ÉTAIT IRRÉVOCABLEMENT TERMINÉ et tout ce qui pouvait être dit avait été dit. Il n'avait pas douté une seconde qu'on allait le déclarer coupable. Le jugement avait été rendu dès 10 heures du matin ce vendredi, et il ne restait maintenant plus qu'à écouter l'analyse des journalistes qui attendaient dans le couloir du tribunal.

Mikael Blomkvist les vit par l'entrebâillement de la porte et il se retint quelques secondes. Il n'avait pas envie de discuter le jugement dont il venait d'obtenir la copie, mais les questions étaient inévitables et il savait – mieux que quiconque – qu'elles devaient être posées et qu'il fallait y répondre. *C'est comme ça que ça fait d'être un criminel*, pensa-t-il. *Du mauvais côté du micro*. Il s'étira, mal à l'aise, et essaya d'arborer un sourire. Les reporters le lui rendirent et hochèrent gentiment la tête, presque gênés.

— Voyons voir... *Aftonbladet*, *Expressen*, TT, TV4 et... tu es d'où, toi... ah oui, *Dagens Industri*. On dirait que je suis devenu une vedette, constata Mikael Blomkvist.

— Une déclaration, s'il te plaît, Super Blomkvist ! lança l'envoyé d'un des journaux du soir.

Mikael Blomkvist, dont le nom complet était Carl Mikael Blomkvist, se força à ne pas lever les yeux au ciel comme chaque fois qu'il entendait son surnom. Un jour, vingt ans plus tôt, alors qu'il était âgé de vingt-trois ans et qu'il venait de commencer son travail de journaliste comme remplaçant pour les vacances d'été, Mikael Blomkvist avait par hasard démasqué une bande de braqueurs de banques auteurs de cinq casses très remarquables étalés sur deux années. De toute évidence, il s'agissait de la même bande ; leur spécialité était

d'arriver en voiture dans des petites villes et de braquer une ou deux banques, avec une précision toute militaire. Ils portaient des masques en latex des personnages de Walt Disney et avaient été baptisés – selon une logique policière pas totalement absurde – la Bande à Donald. Les journaux choisirent cependant de les appeler les Frères Rapetout, surnom un peu plus sérieux vu qu'à deux reprises, ils avaient sans scrupules tiré des coups de feu d'avertissement au mépris de la sécurité des gens et qu'ils avaient menacé les passants et les badauds.

Le sixième hold-up eut lieu dans une banque de l'Östergötland au beau milieu de l'été. Un reporter de la radio locale se trouvait dans la banque au moment du braquage et il réagit conformément à la déontologie de sa profession. Dès que les braqueurs eurent quitté la banque, il fonça vers une cabine téléphonique et appela son journal pour livrer l'info en direct.

Mikael Blomkvist passait quelques jours avec une amie dans la résidence secondaire des parents de celle-ci, pas très loin de Katrineholm. Quand la police lui posa la question, il ne sut dire pourquoi exactement il avait établi ce lien mais, au moment où il écoutait les informations, il s'était souvenu de quatre types dans une maison de vacances à quelques centaines de mètres de là. Il les avait vus deux jours auparavant, en se promenant avec son amie, les gars jouaient au badminton dans le jardin.

Il n'avait remarqué que quatre jeunes hommes blonds et athlétiques, en short et torse nu, manifestement adeptes du body-building, mais ces joueurs de badminton avaient quelque chose qui lui avait fait jeter un deuxième coup d'œil – peut-être parce qu'ils jouaient sous un soleil de plomb avec une énergie d'une violence étonnante. On n'aurait pas dit un jeu, et c'est ce qui avait attiré l'attention de Mikael.

Il n'y avait aucune raison rationnelle de soupçonner que ces hommes étaient les braqueurs de la banque, pourtant, après le flash à la radio, Mikael Blomkvist était parti faire un tour et s'était installé sur une colline avec vue sur la maison, d'où il pouvait constater que tout semblait vide pour le moment. Il fallut à peu près quarante minutes pour que la bande arrive en Volvo et se gare sur le terrain. Ils semblaient pressés, chacun traînait un sac de sport, ce qui en soi ne devait pas signifier qu'ils avaient fait autre chose qu'aller se baigner quelque part. Mais l'un d'eux était revenu à la voiture et avait pris un

objet qu'il s'était hâté de couvrir avec son haut de survêtement. Même de son poste d'observation relativement éloigné, Mikael avait pu voir qu'il s'agissait d'une bonne vieille AK-4, du type de celles qu'il avait lui-même récemment manipulées durant l'année de son service militaire. En conséquence de quoi, il avait appelé la police et raconté ses observations. Commencèrent alors trois jours d'une surveillance intense de la maison, avec Mikael au premier rang, soutenu par de copieux honoraires de free-lance versés par l'un des journaux du soir. La police avait établi son quartier général dans une caravane stationnée sur le terrain de la maison de campagne où séjournait Mikael.

Le cas des Frères Rapetout octroya à Mikael le statut incontestable de vedette dont il avait besoin en tant que jeune journaliste débutant. Le revers de la célébrité était que l'autre journal du soir n'avait pu s'empêcher de titrer "Super Blomkvist résout le mystère Rapetout". Le texte railleur était de la plume d'une rédactrice d'un certain âge et contenait une douzaine de références au héros des romans jeunesse d'Astrid Lindgren. Pour couronner le tout, le journal avait illustré l'article d'une photo floue sur laquelle Mikael, la bouche ouverte et l'index dressé, semblait donner des instructions à un policier en uniforme. En réalité, c'étaient les cabinets d'aisances au fond du jardin qu'il avait indiqués à ce moment.

A DATER DE CE JOUR, à son grand désespoir, il devint pour ses collègues journalistes Super Blomkvist. L'épithète était prononcée avec une taquinerie malicieuse, jamais méchamment mais jamais vraiment gentiment non plus. Il n'avait rien à reprocher à la pauvre Astrid Lindgren – il adorait ses livres et les aventures impliquant le jeune héros détective – mais il détestait le surnom. Il lui avait fallu plusieurs années et des mérites journalistiques autrement plus consistants avant que l'épithète commence à s'effacer, et aujourd'hui encore il avait un mouvement de recul chaque fois qu'on utilisait ce surnom pour parler de lui.

Il afficha donc un sourire paisible et regarda l'envoyé du journal du soir droit dans les yeux.

— Bah, tu n'as qu'à inventer quelque chose. C'est ce que tu fais d'habitude pour tes papiers, non ?

Le ton n'était pas acerbe. Ils se connaissaient tous plus ou moins, et les plus acharnés détracteurs de Mikael avaient

renoncé à venir. Auparavant, il avait travaillé avec l'un des gars qui se trouvaient là, quant à la Fille de TV4 présente, il avait failli la draguer à une fête quelques années plus tôt.

— Ils ne t'ont pas loupé, constata *Dagens Industri*, qui avait apparemment dépêché un jeune remplaçant.

— On peut le dire comme ça, reconnut Mikael. Il pouvait difficilement répondre autre chose.

— Quelle impression ça fait ?

Malgré la gravité de la situation, ni Mikael ni les journalistes confirmés ne purent s'empêcher d'esquisser un sourire en entendant la question. Mikael échangea un regard avec la Fille de TV4. *Quelle impression ça fait ?* La question que de tout temps les Journalistes Sérieux ont affirmé être la seule que les Reporters Sportifs sachent poser au Sportif Hors d'Haleine ayant franchi la ligne d'arrivée. Puis il retrouva son sérieux.

— Bien entendu, je ne peux que regretter que le tribunal n'ait pas tiré d'autres conclusions, répondit-il de façon un peu formelle.

— Trois mois de prison et 150 000 couronnes de dommages et intérêts. Ce n'est pas rien, dit la Fille de TV4.

— Je survivrai.

— Comptes-tu présenter tes excuses à Wennerström ? lui serrer la main ?

— Non, j'ai du mal à l'imaginer. Mon opinion sur la moralité en affaires de M. Wennerström n'a pas beaucoup changé.

— Tu soutiens donc toujours qu'il est un escroc ? demanda vivement *Dagens Industri*.

Une déclaration coiffée d'un titre potentiellement dévastateur se profilait derrière la question et Mikael aurait très bien pu glisser sur la peau de banane si le reporter n'avait pas signalé le danger en avançant son microphone avec un peu trop d'empressement. Il réfléchit à la réponse pendant quelques secondes.

Le tribunal venait d'établir que Mikael Blomkvist avait calomnié le financier Hans-Erik Wennerström. Il avait été condamné pour diffamation. Le procès était terminé et il n'avait pas l'intention de faire appel. Mais que se passerait-il si par imprudence il réitérait ses accusations à peine sorti de la salle du tribunal ? Mikael décida qu'il n'avait pas envie de savoir.

— J'ai estimé avoir eu de bonnes raisons de publier les informations dont je disposais. Le tribunal a été d'un autre

avis et je suis évidemment obligé d'accepter que le processus juridique ait suivi son cours. Nous devons maintenant discuter ce jugement à fond à la rédaction du journal avant de décider de ce que nous allons faire. Je ne peux rien dire de plus.

— Mais tu as oublié qu'en tant que journaliste, on doit pouvoir justifier ses affirmations, dit la Fille de TV4, un soupçon de causticité dans la voix. Mise au point difficile à contester. Ils avaient été amis. Elle affichait un visage neutre mais Mikael avait l'impression de distinguer l'ombre d'une déception dans ses yeux.

Durant quelques douloureuses minutes encore, Mikael Blomkvist répondit aux questions. Celle qui planait dans l'air mais qu'aucun reporter ne pouvait se résoudre à poser – peut-être parce que c'était si incompréhensible que c'en devenait gênant – était comment Mikael avait pu écrire un texte à ce point dénué de substance. Les reporters sur place, à part le remplaçant de *Dagens Industri*, étaient tous des vétérans dotés d'une grande expérience professionnelle. Pour eux, la réponse à cette question se trouvait au-delà de la limite du compréhensible.

La Fille de TV4 lui demanda de se mettre devant la porte du palais de justice et posa ses questions à part face à la caméra. Elle était plus aimable que ce qu'il avait mérité et il fournit suffisamment de déclarations pour satisfaire tous les journalistes. L'affaire allait donner de gros titres – c'était inévitable – mais il se força à garder en tête qu'elle n'était en aucun cas le plus grand événement médiatique de l'année. Quand les reporters eurent obtenu ce qu'ils voulaient, chacun se retira vers sa rédaction respective.

IL S'ÉTAIT DIT QU'IL RENTRERAIT à pied, mais la journée de décembre était venteuse, et l'interview l'avait pas mal refroidi. Debout seul sur l'escalier du palais de justice, il levait les yeux quand il vit William Borg descendre d'une voiture qu'il n'avait pas quittée pendant le déroulement de l'interview. Leurs regards se croisèrent, William Borg arborait un grand sourire.

— Ça valait la peine de venir jusqu'ici pour te voir avec ce document à la main.

Mikael ne répondit pas. William Borg et Mikael Blomkvist se connaissaient depuis quinze ans. A une époque, ils avaient

travaillé ensemble dans un quotidien du matin comme journalistes remplaçants pour la rubrique économie. Peut-être s'agissait-il de chimie incompatible entre personnes, cette période-là avait en tout cas fondé une hostilité qui durait encore. Aux yeux de Mikael, Borg était un journaliste exécration, un être fatigant et vindicatif à l'esprit étroit, qui gonflait son entourage avec des plaisanteries imbéciles et qui maniait le mépris à l'égard de journalistes plus âgés, donc plus expérimentés. Borg semblait avoir une aversion particulière pour les journalistes féminins d'un certain âge. Ils s'étaient pris de bec une première fois, puis d'autres, jusqu'à ce que leur opposition prenne un caractère profondément personnel.

Au fil des ans, Mikael et William Borg s'étaient croisés régulièrement, mais ils ne s'étaient véritablement brouillés qu'à la fin des années 1990. Mikael avait écrit un livre sur le journalisme économique et avait puisé plus d'une citation aberrante dans des articles signés Borg. Selon Mikael, Borg était le poseur qui avait compris de travers la plupart des données et avait ainsi porté aux nues des start-up qui ne devaient pas tarder à sombrer. Borg n'avait pas apprécié l'analyse de Mikael et, lors d'une rencontre fortuite dans un bar à Söder, ils avaient failli en venir aux mains. Là-dessus, Borg avait abandonné le journalisme et il travaillait maintenant comme consultant, avec un salaire considérablement plus élevé, dans une entreprise qui, pour couronner le tout, appartenait à la sphère d'intérêts de l'industriel Hans-Erik Wennerström.

Ils se dévisagèrent un bon moment avant que Mikael tourne les talons et s'en aille. Venir au palais dans le seul but de s'en payer une tranche, voilà qui ressemblait bien à Borg.

Mikael s'apprêtait à marcher quand le 40 arriva et il monta dans le bus, avant tout pour quitter les lieux. Il en descendit à Fridhemsplan, resta indécis à l'abribus, tenant toujours son jugement à la main. Pour finir, il décida de rejoindre à pied le café Anna, à côté de l'entrée du garage du commissariat.

Il venait de commander un *caffè latte* et un sandwich quand les informations de midi débutèrent à la radio. Ce fut le troisième sujet, après un attentat suicide à Jérusalem et la nouvelle que le gouvernement avait constitué une commission d'enquête sur d'apparentes ententes illicites dans le bâtiment.

Le journaliste Mikael Blomkvist de la revue *Millénium* a été condamné ce vendredi matin à trois mois de prison pour

diffamation aggravée à l'encontre de l'industriel Hans-Erik Wennerström. Dans un article sur la prétendue affaire Minos qui, il y a de cela quelques mois, a frappé les esprits, Blomkvist accusait Wennerström d'avoir détourné des biens sociaux, destinés à des investissements industriels en Pologne, à des fins de trafic d'armes. Mikael Blomkvist a en outre été condamné à verser 150 000 couronnes de dommages et intérêts. L'avocat de Wennerström, maître Bertil Camnermarker, a déclaré que son client était satisfait du jugement. Il s'agit d'un cas de diffamation particulièrement grave, a-t-il précisé.

Le jugement occupait vingt-six pages. Il présentait les raisons pour lesquelles Mikael avait été jugé coupable sur quinze points de diffamation aggravée à l'encontre du financier Hans-Erik Wennerström. Mikael constata que chacun des points d'accusation qui le condamnaient coûtait 10 000 couronnes et six jours de prison. Hors frais de justice et ses propres frais d'avocat. Il n'avait même pas le courage de commencer à réfléchir à l'étendue de la note, mais il se dit aussi que ça aurait pu être pire ; le tribunal avait choisi de l'innocenter sur sept points.

A mesure qu'il lisait les formulations du jugement, une sensation pesante et de plus en plus désagréable s'installa au creux de son ventre. Il en fut surpris. Dès le début du procès, il avait su que, à moins d'un miracle, il allait être condamné. Il n'y avait pas eu le moindre doute là-dessus et il s'était familiarisé avec cette idée. Il avait été relativement tranquille d'esprit pendant les deux jours qu'avait duré le procès, et pendant onze jours il avait également attendu sans ressentir quoi que ce soit de spécial que le tribunal finisse de réfléchir et formule le texte qu'il tenait dans sa main. Mais c'était maintenant, le procès terminé, que le malaise s'insinuait en lui.

Il croqua un bout de son sandwich, mais le pain semblait gonfler dans sa bouche. Il eut du mal à avaler et il le repoussa.

C'était la première fois que Mikael Blomkvist était condamné pour un délit – la première fois qu'il avait été soupçonné de quoi que ce soit ou cité à comparaître. Raisonnablement, le jugement était une broutille. Un délit de poids plume. Après tout, il ne s'agissait pas de vol à main armée, de meurtre ou de viol. D'un point de vue économique, la condamnation allait cependant avoir des conséquences. *Millénium* n'était pas le vaisseau amiral du monde des médias, ni doté de

ressources illimitées – la revue fonctionnait sur ses marges – mais la condamnation n'était pas non plus catastrophique. Le problème était que Mikael était l'un des actionnaires de *Mil-lénium*, tout en étant, bêtement, à la fois rédacteur et gérant responsable de la publication. Il avait l'intention de payer de sa poche les 150 000 couronnes des dommages et intérêts, ce qui en gros allait réduire à zéro son épargne. La revue se chargerait des frais de justice. En naviguant avec perspicacité, ça devrait aller.

L'idée l'effleura de vendre son appartement, hypothèse qui lui resta quand même en travers de la gorge. A la fin des joyeuses années 1980, à une époque où il avait bénéficié d'un emploi fixe et d'un salaire relativement élevé, il était devenu propriétaire. Il avait visité un tas d'appartements qu'il avait tous refusés jusqu'à ce qu'il tombe sur un grenier, soixante-cinq mètres carrés au tout début de Bellmansgatan. L'ancien propriétaire avait commencé à l'aménager en quelque chose d'habitable, mais avait été engagé dans une boîte d'informatique à l'étranger, et Mikael avait pu acheter son projet de rénovation pour une bouchée de pain.

Mikael n'avait pas voulu des plans conçus par les architectes, il avait préféré terminer lui-même le chantier, consacrant l'argent à la salle de bains et à la cuisine et laissant tomber le reste. Plutôt que de poser un parquet et monter des cloisons pour créer deux pièces, il ponça le plancher, passa directement à la chaux les murs grossiers d'origine et couvrit les plus gros défauts avec quelques aquarelles d'Emanuel Bernstone. Le résultat était un loft aéré, avec une partie chambre derrière une bibliothèque, un coin repas et un salon avec une petite cuisine américaine. L'appartement avait deux fenêtres mansardées et une fenêtre sur pignon avec vue sur les toits, le bassin de Riddarfjärden et la vieille ville. Il apercevait même un coin d'eau de Slussen et un bout de l'hôtel de ville. Compte tenu des prix pratiqués, il ne pourrait plus se payer un tel appartement à l'heure actuelle, et il avait très envie de le conserver.

Le risque de perdre l'appartement n'était rien, cependant, comparé à la baffe monumentale qu'il avait prise professionnellement, et dont il faudrait du temps pour réparer les dégâts. A supposer qu'ils fussent réparables.

C'était une question de confiance. Dans un avenir proche, nombre de rédacteurs hésiteraient à publier un papier portant

sa signature. Il avait encore suffisamment d'amis dans sa discipline capables de comprendre qu'il avait été victime de la malchance et des circonstances, mais il ne pourrait plus s'offrir de commettre la moindre erreur.

Le plus douloureux, néanmoins, était l'humiliation.

Il avait eu tous les atouts en main, et pourtant il avait perdu contre une espèce de gangster en costume Armani. Un enfoiré d'agioteur. Un yuppie soutenu par un avocat de la jet-set qui avait traversé le procès en ricanant.

Comment les choses avaient-elles pu merder à ce point ?

L'AFFAIRE WENNERSTRÖM avait pourtant commencé de façon très prometteuse un an et demi plus tôt dans le cockpit d'un Mälar-30 jaune un soir de la Saint-Jean. Tout était dû au hasard qui avait voulu qu'un ancien collègue journaliste, désormais consultant au Conseil général, désireux d'impressionner sa dernière compagne avait, sans trop réfléchir, loué un Scampi pour quelques jours de croisière improvisée mais romantique dans l'archipel de Stockholm. La copine, qui venait de quitter Hallsthammar pour des études à Stockholm, s'était laissé persuader après une certaine résistance, mais à la condition que sa sœur et le copain de celle-ci puissent venir aussi. Le problème était qu'aucun des trois n'était jamais monté à bord d'un voilier, et que le consultant était un marin plus enthousiaste qu'expérimenté. Trois jours avant le départ, affolé, il avait appelé Mikael et l'avait convaincu de venir comme cinquième équipier, plus versé que lui en navigation.

Au début, Mikael s'était montré réticent, mais il avait cédé devant l'opportunité de quelques jours de détente dans l'archipel et la perspective annoncée d'une bonne bouffe et d'une agréable compagnie. Les promesses s'étaient avérées fausses, et la croisière avait tourné à la catastrophe dépassant ses pires cauchemars. De Bullandö, ils avaient remonté à moins de dix nœuds le chenal de Furusund, joli certes, mais guère excitant, ce qui n'avait pas empêché la copine du consultant de souffrir dès le début du mal de mer. Sa sœur s'était disputée avec son copain, et personne n'avait montré le moindre intérêt pour apprendre ne fût-ce qu'un minimum de navigation. Très vite, il devint évident qu'on attendait de Mikael qu'il fasse marcher le bateau pendant que les autres donnaient des

conseils bienveillants mais particulièrement inutiles. Après la première nuit au mouillage dans une crique d'Ängsö, il était prêt à accoster à Furusund et à prendre le bus pour rentrer chez lui. Seules les supplications désespérées du consultant l'avaient fait accepter de rester à bord.

Vers midi le lendemain, suffisamment tôt pour qu'il y ait encore quelques places, ils avaient accosté à l'appontement des visiteurs à Arholma. Ils avaient préparé un repas et ils venaient de manger quand Mikael remarqua un M-30 à coque en polyester qui entrait dans la crique sous grand-voile seule. Le bateau fit un tour tranquille pendant que le skipper cherchait une place à l'appontement. Mikael jeta un regard autour de lui et constata que l'espace entre leur Scampi et le voilier familial à tribord était probablement la seule place disponible, et qui suffirait, bien que de justesse, pour l'étroit M-30. Il alla se poster à l'avant et agita le bras ; le skipper du M-30 leva la main en signe de remerciement et vira vers le ponton. Un solitaire qui excluait d'aborder au moteur, nota Mikael. Il entendit le cliquetis de la chaîne d'ancre et, quelques secondes plus tard, la grand-voile fut affalée, tandis que le skipper bondissait comme un rat ébouillanté pour maintenir la barre en place et en même temps préparer le bout d'amarrage à l'avant.

Mikael sauta sur l'appontement et tendit la main pour montrer qu'il était là pour l'accueillir. Le nouvel arrivant corrigea sa route une dernière fois et le bateau vint se ranger doucement sur sa lancée le long du Scampi. Au moment où le skipper lançait le bout à Mikael, ils se reconnurent et arborèrent des sourires ravis.

— Salut Robban, dit Mikael. Si t'utilisais le moteur, t'évitais de racler tous les bateaux du port.

— Salut Micke. Je me disais bien que je connaissais le bonhomme. Tu sais, j'y serais allé au moteur, si seulement j'avais réussi à le démarrer. Cette saloperie a rendu l'âme il y a deux jours du côté de Rödöga.

Ils se serrèrent la main par-dessus la filière.

Une éternité auparavant, au lycée de Kungsholmen dans les années 1970, Mikael Blomkvist et Robert Lindberg avaient été copains, très bons amis même. Comme ça arrive souvent entre vieux camarades d'école, l'amitié avait cessé après le bac. Chacun avait poursuivi son chemin et ils ne s'étaient guère revus plus d'une demi-douzaine de fois en vingt ans.